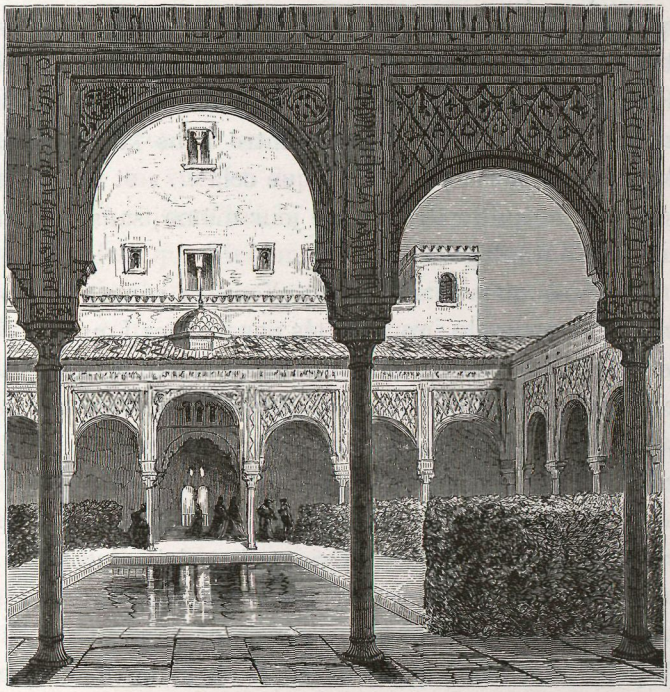
rose, sur laquelle le soleil a posé des teintes dorées qui charment l'œil. Certaines parties ne sont pas sans mérite, bien que le style soit lourd et bâtard. Mais on en veut à celui dont le caprice a détruit tant de choses charmantes pour mettre à la place cette chose médiocre; et on passe impatient, sans daigner y jeter plus d'un regard.

Derrière cette ruine orgueilleuse et déplaisante, on entre, par une porte basse et un couloir obscur, dans ce qui reste des palais arabes. La cour des Myrtes est devant vous : d'un seul pas vous avez franchi les siècles et les espaces. Vous êtes dans un autre monde; vous avez passé d'Europe en Asie; sous vos yeux sont les œuvres les plus ravissantes de l'art arabe.

Je n'essaierai point de décrire l'Alhambra. A mon avis, nulle description ne peut donner idée de ces choses-là. Il faut laisser ici la parole aux peintres et aux dessinateurs. Comment avec des mots exprimer des combinaisons de forme et de couleur qui n'ont rien d'analogue avec ce que nous sommes habitués à voir? Comment rendre sensible à l'esprit ce qui ne parle qu'aux yeux, et semble le produit d'une fantaisie qui échappe à toute loi? Le crayon et la photographie en disent plus que les pages les plus poétiques. J'essaierai seulement de donner une idée générale de ce monument extraordinaire et de dire quelle impression il m'a laissée.

On m'avait menacé de plus d'un désenchantement : je n'en ai éprouvé aucun. J'ai trouvé que l'Alhambra est une merveille, et que rien de ce qu'on en a dit

n'est exagéré. C'est un de ces monuments uniques, comme le Colisée, le Parthénon, ou les palais de Karnac, dans lesquels semblent s'être exprimés sous une forme visible et palpable l'esprit d'une civilisation



tout entière et le génie propre d'un peuple. Quoi qu'on ait rêvé, l'imagination est dépassée.

Il faut s'entendre, cependant. Si vous vous attendez à des palais gigantesques, à des colonnades sans fin, à des salles immenses surmontées de voûtes hardies, —

BIBLIOTECA REGIONAL DE MADRID Comunidad de Madrid

oui, vous aurez des déceptions. L'art arabe a son caractère propre et ses conditions; ne lui demandez pas ce qui n'est ni dans ses conditions ni dans son caractère.

J'ai connu des voyageurs qui, sur ce nom de la cour des Myrtes, de la cour des Lions, s'attendaient à voir quelque chose comme la cour du Louvre ou celle de Fontainebleau. Pendant que j'étais à Grenade, un jeune Hollandais, arrivé le matin, s'était fait conduire tout de suite à l'Alhambra. A peine entré dans la cour des Myrtes, il s'écrie : « Ce n'est que cela!... » et là-dessus s'en va, et quitte Grenade le jour même, sans vouloir en voir davantage.

Ce Hollandais était un sot. Veuillez songer à une chose bien simple : vous n'êtes pas ici chez Louis XIV; vous êtes chez Boabdil. Vous n'êtes pas en France ou en Allemagne; vous êtes en Andalousie, c'est-à-dire presque en Afrique. Ce que vous avez devant les yeux, ce n'est pas le palais d'un souverain du Nord, destiné aux pompes de nos cours européennes et à leurs fêtes royales; c'est un palais d'Orient, le palais d'un kalife, c'est-à-dire la demeure particulière, les appartements privés du souverain, de ses officiers, de ses femmes. A peine une salle ou deux sont-elles destinées aux réceptions officielles. Le reste est une maison arabe; maison royale, il est vrai, royalement décorée, mais construite et distribuée sur le plan ordinaire des maisons arabes, c'est-à-dire au point de vue des habitudes et des nécessités des climats chauds. Ces cours du palais ne sont point des cours; ce sont des patios, un

peu plus grands que ceux des particuliers, mais conçus sur le même modèle et disposés dans le même but, c'est-à-dire au point de vue exclusif de la vie intérieure et de ses agréments : des colonnades alentour supportant des galeries peu élevées, des fontaines au milieu, des eaux jaillissantes; ou mieux encore, comme dans la cour des Myrtes, un vaste bassin de marbre, bordé d'arbustes verts et de fleurs; les appartements intérieurs s'ouvrant sur les galeries couvertes, qui les protégent contre les rayons du soleil en les laissant jouir de la vue et de la fraîcheur des eaux. C'est encore là aujourd'hui le système des palais de l'Inde; et le palais que Mehemet-Ali a fait faire à Choubra, auprès du Caire, n'est pas construit sur un autre plan. Placez-vous à ce point de vue, qui est le vrai, et, au lieu d'avoir des déceptions, vous serez charmé; au lieu de vous paraître mesquin, l'Alhambra vous paraîtra ce qu'il est, un miracle de grâce et de fantaisie, le chef-d'œuvre d'un art qui a porté l'élégance des formes et le goût de la décoration jusqu'au génie.

La cour des Myrtes, à son extrémité nord, communique par une gracieuse arcade en ogive avec une salle oblongue, qui communique elle-même par une arcade semblable avec une salle beaucoup plus vaste, appelée la *salle des Ambassadeurs*. Au fond de cette dernière, trois larges fenêtres laissent la vue s'étendre sur les collines voisines; si bien que de la cour même, à travers les découpures des arceaux, le regard plonge dans le bleu du ciel, sur lequel se détachent les fines dentelures des fenêtres en feuille de trèfle.

La salle des Ambassadeurs est la plus grande du palais : elle forme un carré d'au moins quarante pieds de côté; le plafond voûté, haut de soixante pieds, est en bois de cèdre, incrusté de nacre. Dans tous les palais du monde cette salle serait, par ses proportions, une salle vraiment royale.

Elle occupe toute l'étendue de la tour de Comarès, une de ces larges tours carrées qui flanquaient l'enceinte continue de la forteresse. Cette tour domine, à plus de deux cents pieds de hauteur, le ravin étroit et profond où mugit le Darro, qui descend comme un torrent des flancs de la Sierra-Nevada. Le fond de ce ravin et ses pentes abruptes sont encombrées d'une végétation vigoureuse, au-dessus de laquelle de gigantesques peupliers d'Italie balancent leurs pyramides touffues. La vue s'étend librement de tous côtés. A l'est, elle est bornée par les hauteurs du Généralife. Au nord, sur la face principale, au delà de la gorge du Darro, l'œil s'arrête sur la colline de l'Albaycin, dont les premières pentes sont hérissées de cactus et toutes trouées par les grottes qu'habitent les gitanos, et dont le sommet est couvert de maisons blanches, de jardins et de couvents. Vers l'ouest, on voit une partie de la ville de Grenade, et au delà, à perte de vue, cette belle plaine qu'on appelle la Vega, entourée de sa ceinture de montagnes bleuâtres.

Cet horizon est charmant, plein de fraîcheur et de grandeur. Si on ramène ses regards autour de soi, on est, au premier abord, comme confondu de la profusion et de la délicatesse des ornements dont sont couverts les

BIBLIOTECA REGIONAL DE MADRID
Comunidad de Madrid

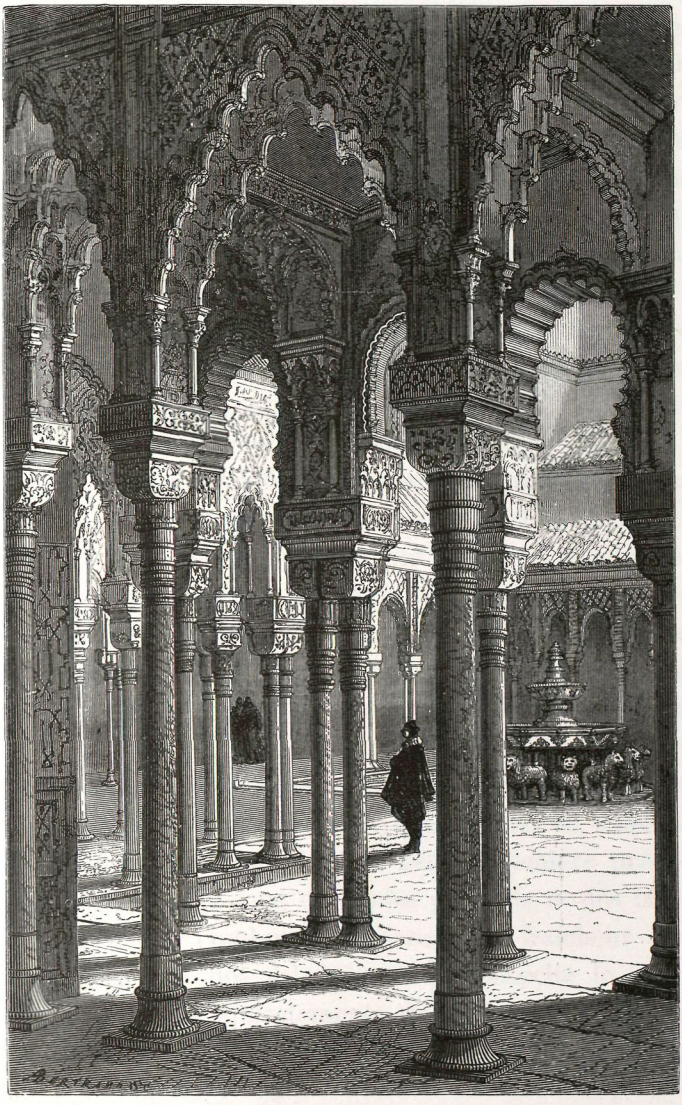
murs de la salle. Jusqu'à la hauteur des frises, jusque dans l'épaisseur des murailles où sont ouvertes les fenêtres, de quelque côté qu'on se tourne, les parois sont revêtues d'arabesques en relief, où des dessins géométriques se répètent, s'entremêlent, tantôt symétriques, et tantôt variés à l'infini; où les fleurs, les ramages se croisent et s'enlacent; où des inscriptions tirées du Koran courent en longs bandeaux, ou font encadrement aux portes et aux arcades.

Du patio des Myrtes, un couloir sombre vous conduit dans la cour des Lions. C'est incontestablement la plus belle partie du palais, et, on peut le dire, le chef-d'œuvre de l'art arabe. Cette cour n'est pas grande; elle a environ cent pieds de long, sur cinquante de large. Mais c'est une merveille d'élégance. Un portique de cent vingt-huit colonnes l'entoure. Aux deux extrémités, deux pavillons carrés se détachent en avant-corps, portant sur des colonnes accouplées des arcades à jour d'une incroyable légèreté. Rien ne se peut imaginer de plus délicat, de plus aérien que ces galeries fouillées et découpées comme à l'emporte-pièce, posant sur de sveltes colonnes aux chapiteaux élancés. Je ne crois pas que la grâce soit jamais allée au delà en architecture.

Le temps a mieux respecté que les hommes ces admirables ouvrages. A la place des faïences vernies et dorées qui les couvraient autrefois, la dédaigneuse incurie des Espagnols a mis une ignoble toiture de tuiles grossières, dont le poids a fait en quelques endroits fléchir les arceaux et se déchirer leurs fines dentelles

de pierre. Mais, à part quelques lézardes, le monument est, grâce à la beauté du climat, dans un état de conservation merveilleux. Le marbre et le stuc ont gardé leur blancheur immaculée : tout au plus une teinte de rose pâle ou de jaune doré est-elle venue adoucir leur éclat premier, et les rendre encore plus harmonieux de ton. Quand le soleil commence à s'abaisser, ses rayons, frappant obliquement les colonnes minces et légères, leur donne presque la transparence de l'albâtre. Les jeux de la lumière et de l'ombre parmi leurs groupes élégants, à travers les galeries découpées à jour, ajoutent encore à la magie des formes architecturales. On se sent comme jeté hors du monde réel; on se croirait volontiers dans un de ces palais bâtis par les génies, dont les poëtes arabes nous ont fait les merveilleuses descriptions; et derrière les fenêtres treillagées, il semble toujours qu'on va voir briller les yeux noirs des houris qui les habitaient.

Sur la cour des Lions s'ouvrent diverses salles de médiocre grandeur, la salle des Deux-Sœurs, la salle des Abencérages. C'étaient là visiblement les appartements privés du sultan : ces salles n'étaient que des chambres à coucher, des lieux de repos. Derrière sont les bains des Sultanes, charmant réduit où le jour tombe d'en haut par des ouvertures en forme d'étoiles. Là aussi sont les cabinets appelés pavillons de la Reine. C'est la partie du palais la plus remarquable par la finesse du travail, la profusion et la beauté des ornements. Les yeux se promènent de toutes parts sans pouvoir se fixer sur rien. Ces dessins enlacés et



La cour des Lions.

BIBLIOTECA REGIONAL DE MADRID
Comunidad de Madrid

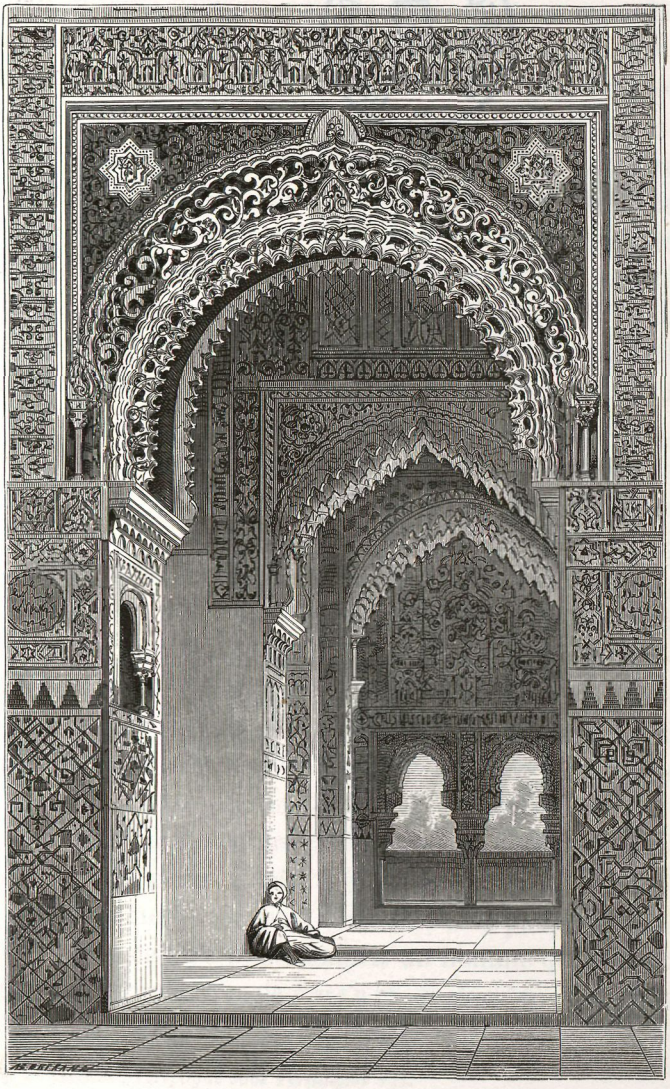
qui semblent naître sans fin les uns des autres, ces broderies aux mille caprices et aux mille couleurs qui couvrent de tous côtés les murailles, les frises, les arceaux, les portes, les fenêtres, en un mot toutes les parties de l'édifice, même les plus étroites et les plus élevées, se ressemblent tous, et pourtant ils sont tous différents : il n'y en a pas deux qui soient absolument semblables. L'effet général est ravissant; mais les détails vous échappent. On admire l'ensemble; mais si on veut voir de plus près, analyser, décomposer, c'est une diversité infinie, c'est une multiplicité de combinaisons et de formes à éblouir les yeux.

Un demi-jour voilé, mystérieux, règne dans toutes ces salles. Les murs sont épais, les ouvertures rares et étroites : la lumière, discrètement ménagée, tombe généralement d'en haut. Ajoutez qu'aux fenêtres, ouvertes aujourd'hui à tous les vents, il y avait autrefois des treillages ou des tentures qui tamisaient le jour, ou même, comme quelques érudits l'ont cru, des verres coloriés [1]. C'est là, on le sait, un des caractères de l'architecture arabe; c'est le cachet d'un peuple originaire des pays chauds : se défendre des ardeurs du soleil et des clartés trop vives du jour est sa première préoccupation; trouver sous de triples plafonds et des lambris vernissés l'ombre, le silence, la fraîcheur des eaux, est une des voluptés qu'il recherche le plus. De là aussi des appartements relativement petits; les vastes salles de nos palais y seraient un contre-sens.

[1] Voyez *l'Alhambra*, par J. Goury et Owen Jones.

C'est si bien là une nécessité du climat, que de tout temps les nations de l'Orient s'y sont conformées, celles-là même qui ont déployé dans la construction de leurs temples et de leurs édifices d'apparat le plus de hardiesse et de grandeur. Ainsi, à Thèbes, parmi les ruines gigantesques des temples et des palais égyptiens, on reconnaît les appartements privés des rois à leurs petites proportions, aux plafonds bas et écrasés, à la rareté et à l'étroitesse des ouvertures.

Le mérite des Arabes a été, ces habitudes étant données, de déployer dans la décoration intérieure de leurs palais une richesse d'imagination, une invention, une fantaisie, une élégance dont personne n'a jamais approché. Ils étaient cependant soumis par leur loi religieuse à des conditions bien étroites et bien gênantes : on sait que le Koran, par un excès de précaution contre l'idolâtrie, a défendu la reproduction en peinture ou en sculpture de tout être vivant, homme ou animal. Il y a eu là de tout temps, pour l'art arabe, une cause irrémédiable d'infériorité. Par cette seule loi il était, il faut le dire, condamné d'avance à une éternelle immobilité; car elle lui interdisait d'atteindre la région supérieure de l'art, celle où se déploient le mouvement et la vie, le sentiment et la pensée. L'absence de la figure humaine jette nécessairement dans ses plus beaux ouvrages de la froideur et de la monotonie. C'est là ce qui a réduit l'art arabe à n'être qu'un art décoratif. Mais dans ce domaine étroit il a racheté son vice originel par des prodiges de fécondité, de délicatesse et de grâce.



La salle des Deux-Sœurs.

BIBLIOTECA REGIONAL DE MADRID
Comunidad de Madrid

Au dire de certains voyageurs, l'architecture arabe ne mérite pas l'éloge qu'on en a fait; c'est, selon eux, l'art d'un peuple efféminé, un art sans grandeur et sans idéal [1]. A mon avis, c'est là une appréciation très-injuste. Sans doute il ne faut comparer l'architecture arabe ni à celle des Grecs ni à celle des Romains : elle n'a ni la perfection de la première, ni la grandeur de la seconde. Est-ce à dire qu'elle n'ait pas sa beauté propre? Si le génie arabe n'a pas la grandeur, il a au suprême degré la grâce et l'élégance : sa fécondité est merveilleuse dans la combinaison des lignes, son goût est exquis dans le choix et la disposition des ornements. Il faut dire plus : à l'imagination qui invente des formes nouvelles les Arabes ont ajouté le génie mathématique qui sait les réaliser. Bien avant nous, ils ont créé le style; ogival et, s'ils en ont tiré des effets moins grandioses, quelle grâce ne lui ont-ils pas imprimée? Aujourd'hui encore nos architectes admirent la hardiesse, la solidité, la beauté incomparable des plafonds et des coupoles de l'Alhambra, et comment les artistes qui les ont construits sont arrivés par des moyens très-simples à produire de très-grands effets [2].

Que cette architecture parle aux sens plus qu'à l'esprit, qu'elle porte plutôt à la volupté qu'aux pensées sévères, je ne le nie pas. Mais elle a sa poésie et son idéal. C'est ce qu'a bien compris un homme qui n'avait pas vu l'Alhambra, mais qui l'a en quelque sorte deviné

1 De Custine, *l'Espagne sous Ferdinand VII.*

2 Goury et Jones, *l'Alhambra.*

par intuition : « L'architecture arabe ressemble à un « rêve brillant, au caprice des génies qui s'est joué « dans ces réseaux de pierre, dans ces délicates dé- « coupures, ces franges légères, ces lignes volages, « dans ces lacis où l'œil se perd à la poursuite d'une « symétrie qu'à chaque instant il va saisir, qui lui « échappe toujours par un perpétuel et gracieux « mouvement. Ces formes variées vous apparaissent « comme une puissante végétation, mais une végé- « tation fantastique. Ce n'est pas la nature, c'en est le « songe [1]. »

On a dit qu'une cathédrale gothique était un poëme chrétien; on peut dire que l'Alhambra est un poëme oriental. Poésie étrange, qui ne ressemble point à la nôtre, et qu'il faut savoir comprendre. Né sous un ciel d'airain, au sein d'une nature âpre, aride, implacable, l'Arabe, doué d'une imagination ardente et enthousiaste, s'est fait dans ses rêves un monde à sa guise, un monde idéal : les beautés que ne lui offrait pas la nature, il les a demandées à la féerie. Il a imaginé des palais magiques habités par des génies; il y a réuni tous les trésors du monde invisible, des colonnes de jaspe et d'améthyste, des voûtes de nacre et de saphir, des murailles revêtues d'or et de pierreries. C'est ce rêve de la poésie arabe que les architectes de l'Alhambra semblent avoir voulu réaliser. C'est cet idéal qu'ils semblent avoir eu devant les yeux. Ils ont voulu bâtir un palais magique, pareil à ceux qu'ils avaient vus

[1] Lamennais, *Du Beau et de l'Art.*